Document généré le 23 avr. 2024 19:03

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Fiction

Numéro 62, hiver 1995–1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21233ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1995). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (62), 12–23.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BAROQUE D'AUBE
Nicole Brossard
L'Hexagone, Montréal,
1995, 260 p. ; 22,95 $

L'épigraphe de Beckett qui ouvre ***Baroque d'aube*** engage le programme de lecture : « Je ne raconterai pas mon raisonnement » laisse soupçonner que la fiction obéira à une logique sibylline. Ce clin d'œil au lecteur, cette reconnaissance, si on veut, du caractère énigmatique de l'écriture, donne le ton : de fait, le dernier roman de Nicole Brossard se désigne à la fois comme un exercice de style et comme une allégorie du statut de l'artiste.

Qu'on en juge : trois femmes — une écrivaine, une photographe, une océanographe — s'embarquent sur un navire, *Le Symbol*, dans le but avoué de produire un album destiné à redonner à la mer sa valeur symbolique. L'onomastique, transparente à souhait, balise les axes d'interprétation : Occident DesRives, la scientifique instigatrice du projet, représente le discours « oxydant » du savoir constitué ; Irène Mage, la photographe, instaure la suprématie du regard cependant que Cybil Noland, le personnage central du roman, l'écrivaine fervente admiratrice de Nicole Brossard, doit donner sens à l'entreprise. « Quoi qu'on en pense, la science est à la merci des blocs de fiction qu'elle rencontre sur son chemin, vous savez ces masses étranges qui obstruent le passage des pensées. Seuls les artistes ont le pouvoir de les rendre transparents ou d'en modifier la résistance. Oui, c'est ça, les artistes transforment les blocs de fiction en courants de pensées », dira Occident DesRives à ses compagnes pour les convaincre de participer à cette équipée.

On voit apparaître l'univers fictionnel de Nicole Brossard, tel qu'il s'est construit au fil de trente années d'écriture : les « filles de l'utopie », le dispositif scientifique, l'intertextualité, l'amèr, l'érotisme lesbien, etc. On reconnaîtra encore le fondement de son esthétique : la narration éclatée, qui superpose divers lieux en une série d'images fractales constamment répétées (chambres d'hôtel, cimetières, décors urbains) ; la mécanique ludique du langage (f'éros, maréescages de malheure) ; la problématique de la traduction, exploitée de multiples façons (langues étrangères, personnage de la traductrice, langage de la musique). Le titre même, ***Baroque d'aube***, par son évocation du premier texte de Nicole Brossard, ***Aube à la saison***, paru en 1965, incite à y lire une synthèse des démarches précédentes. Sa dissonance marquée accentue cependant l'aspect novateur du roman en mimant le baroque : ici, la fluidité du discours romanesque, déjà amorcée dans les œuvres récentes, s'ordonne à la fantaisie et signe un pacte nouveau avec la réalité, qu'il s'agit de transformer « en une chose viable, authentique et somptueuse ». Le pari est-il tenu ?

Frances Fortier

LA FOUDRE ET LE SABLE
Jane Urquhart
Trad. de l'anglais
par Anne Rabinovitch
Albin Michel, Paris, 1995,
475 p. ; 44 $

Dois-je vous dire d'emblée que ce roman est l'un des meilleurs livres que j'ai lus depuis longtemps ? Ou vous inviter simplement à le prendre dans vos mains et à le découvrir ? Trop d'hyperboles pourraient vous rebuter d'avance. Pourtant, la romancière ontarienne Jane Urquhart a réussi là une chose très rare : un alliage de poésie, de leçon d'histoire et de suspense, un tableau aux personnages tous différents et forts, un équilibre étonnant entre l'intelligence et la sensibilité.

Il est question, dans ce roman intitulé en anglais *Away*, d'une jeune Irlandaise envoûtée par un jeune homme échoué sur les côtes de son île. D'un instituteur qui, contre la volonté des autorités britanniques, tient une école buissonnière. De deux propriétaires terriens anglais, purs produits de l'époque victorienne, passionnés de folklore et d'histoire naturelle. D'Irlandais chassés de leur pays par la Grande Famine des années 1840 et installés en pleine forêt ontarienne. De leurs enfants, élevés en plein cœur de la forêt. D'un Indien, Exodus Crow. D'un danseur et rebelle irlando-canadien et d'un certain Thomas D'Arcy McGee, dont vous connaissez peut-être le sort. Il est question de la séduction exercée par les êtres, par la nature, par les idées. De gens qui partent, qui trouvent ce qu'ils sont ou qui se laissent ravir.

Sylvie Chaput

UN ENFANT DE LA BALLE
John Irving
Trad. de l'américain
par Josée Kamoun
Seuil, Paris, 1995,
716 p. ; 39,95 $

J'ai longtemps été un inconditionnel de John Irving. Jusqu'à ses deux derniers romans qui, l'un après l'autre, me sont tombés des mains, pour cause de complaisance éhontée. J'ai tenu, par devoir, celui-ci jusqu'à son interminable bout (716 pages !). Mais je pense bien que c'est mon dernier.

Le prière d'insérer nous avoue candidement que c'est son livre le plus ambitieux et certes ça l'est, au moins par le grouillement de personnages et le parti-pris narratif qui tente de faire coïncider plusieurs vies en l'espace des trois ou quatre jours dans lesquels tient l'action. Mais John Irving n'est ni Dos Passos ni Joyce et la grossièreté de ses raccords, la prétention d'un imaginaire exacerbé qui cherche à en mettre plein la vue dans le grotesque et le pseudo-bouffon, l'exhibitionnisme de l'invention et le recours complaisant à tout ce qui est hors norme : nains, transsexuels, prostituées enfants, etc. finissent par agacer terriblement : pacotille et bimbeloterie sont hélas devenues les caractéristiques d'un auteur qui annonçait, à ses débuts, un peu mieux que cela. Dans le pittoresque plutôt facile d'une Inde prise bien à la légère, ce roman n'est, en effet, qu'une succession de saynètes reliées de façon souvent lâche, ponctuées de

retours en arrière et d'allers-retours temporels incroyablement maladroits pour un auteur de cette expérience. Bref la pâte narrative, faute d'apprêt sans doute, ne prend pas. Les tours de piste se succèdent sans qu'on parvienne à s'intéresser à aucun de ces personnages controuvés, au fond assez falots, et finalement bien prévisibles dans leurs contorsions.

Si sans doute elle a quelque rapport avec le funambulisme, la littérature n'est pas un art contorsionniste et en tout cas, malgré qu'il en ait, John Irving n'est ni Rabelais ni Sterne. Sa naïveté roublarde ne saurait tenir lieu d'invention véritable. Ô facilité quand tu nous tiens !

Jean-Pierre Vidal

MAMAN LAST CALL
Nathalie Petrowski
Boréal, Montréal, 1995,
134 p. ; 14,95 $

Louise, femme de carrière avertie, a toujours juré qu'elle n'aurait jamais d'enfant ; elle refuse l'esclavage de la maternité. Avant même la première menstruation, elle prenait déjà la pilule ! Mais elle a dépassé la quarantaine quand un médecin lui apprend qu'elle est enceinte... Trois minutes de distraction ont suffi et la même chose est arrivée à bien d'autres femmes. Mais qui d'autre que Nathalie Petrowski pouvait en faire un tel récit, à la fois grave et drôle, vrai et imprévisible, déroutant et convaincant. S'y entrecroisent la révolte, les boutades ironiques, l'angoisse, l'aveu de certaines évidences. Est-ce un récit autobiographique ? Probablement. Pour ceux et celles qui ne connaissent pas personnellement l'auteure, quelle importance ? De toute façon, on ne met jamais en doute ce qu'elle raconte. Le récit nous dessine tout le cheminement d'une femme, allant du refus révolté de l'enfant à cet aveu qu'expriment les dernières lignes du livre : « [...] au fond de moi, dans mes derniers retranchements, dans le secret de mes contradictions, dans la forteresse de ma peur, il y avait de la place pour un enfant ».

Plus jeune, elle avait pleinement adhéré au discours d'Oriana Fallaci. ***Lettre à un enfant jamais né*** avait été son livre de chevet et l'avait convaincue, elle, de ne jamais avoir d'enfant. Vingt ans plus tard, après avoir relu ce livre qui date de 1975, elle écrit une lettre, pleine de nuances, pour dire combien elle a changé devant son enfant. « Pourquoi n'as-tu jamais parlé de ça, Oriana ? De la beauté troublante d'un enfant. De la tendresse du désarmement. De cet amour qui n'a jamais de fond, jamais de fin. » Et encore : « Je l'aime comme je n'ai jamais aimé personne avant. » Que peut-on ajouter de plus devant ce témoignage qui ne juge personne, ni ne critique, ni ne cherche à convaincre qui que ce soit ?

Monique Grégoire

UNE SAGA MOSCOVITE
Vassili Axionov
Trad. du russe par Lily Denis
Gallimard, Paris, 1995,
1029 p. ; 54,95 $

Le terme de saga s'imposait. Trois générations de Gradov suffisent à peine, en effet, à étaler l'horreur des trois décennies du stalinisme triomphant. Père ou fils, mère ou fille, quel que soit le statut atteint, chacun demeure, partout et à jamais, passible de tortures, d'emprisonnement, d'exécution. La crainte n'a rien de futile : les Gradov paient, de fait, leur tribut sanglant aux Staline et aux Beria.

Vassili Axionov, dira-t-on quand même, décrit le stalinisme à travers des personnages situés trop haut dans l'échelle sociale pour demeurer représentatifs. Peut-être. On n'en perçoit que mieux l'omnipotence de cette tyrannie. D'ailleurs, quand le clan se déploie et essaime, quand se nouent les mariages et les alliances, il se confirme qu'aucun milieu, aucune strate sociale n'a échappé au goulag ni à la torture.

L'auteur peint moins de grands mouvements presque telluriques ou de fulgurantes visions qu'un Soljenitsyne, mais, en revanche, il accorde à la poésie une place sans pareille. Il n'est pas de situation qui n'appelle un poème, pas de classe sociale qui ne puise dans la poésie une explication ou un réconfort. Vassili Axionov ajoute à cela, comme pour faire *respirer* son implacable saga et comme pour montrer qu'un peuple emprisonné converti toute chose et toute vie en motifs d'espoir, une superbe série d'*entractes* en forme de fables ou de paraboles.

Pour faire bonne mesure, la rigueur de l'information ne le cède en rien à la beauté des personnages ni à la vigueur des sentiments.

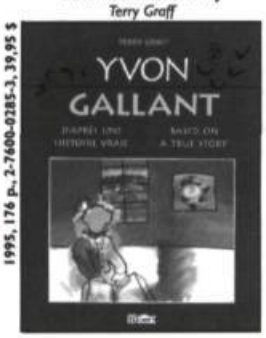
Laurent Laplante

LA PROIE DE L'OMBRE
John Sandford
Trad. de l'américain par Alain Defossé
Belfond, Paris, 1995,
303 p. ; 34,95 $

Les ficelles de l'intrigue ne renouvellent pas le genre — policier ici —, mais un ressort nouveau intervient, celui de la frustration autochtone. Que des Sioux liquident des exploiteurs blancs particulièrement répugnants et que des poignards d'obsidienne signent sans équivoque leurs exécutions à Minneapolis, à Manhattan ou à Oklahoma City, voilà, en tout cas, qui force la police à ajouter une dimension sociologique ou vaguement anthropologique à

NOUVEAUTÉS

Yvon Gallant
D'après une histoire vraie
Based on a true story
Terry Graff
1995, 176 p., 2-7600-0285-3, 39,95 $



Bâtie sur le roc
Mgr Numa Pichette - Témoin d'une époque
Robert Pichette
1995, 228 p., 2-7600-0290-x, 24,95 $

Le Nain jaune
et 17 autres contes des îles de la Madeleine
Anselme Chiasson
1995, 132 p., 2-7600-0289-6, 17,95 $

L'identité à l'épreuve de la modernité
Joseph Yvon Thériault
1995, 324 p., 2-7600-0292-6, 28,95 $

Écrits politiques sur l'Acadie et les francophonies canadiennes minoritaires

éditions d'Acadie
C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
Tél. (506) 857-8490 Téléc. (506) 855-3130
edacadie@nbnet.nb.ca

ses habituelles techniques d'enquête. Et à ressentir aussi un malaise en découvrant soudain qu'elle ignore tout du monde autochtone et qu'elle y compte encore moins d'informateurs que dans les ghettos noirs ou hispanophones.

Heureusement pour les policiers et malheureusement pour le lecteur, le complot autochtone, qui avait tout pour affoler l'opinion publique et pour disperser les enquêtes en cent directions différentes, rencontre le traditionnel grain de sable. Tel des comploteurs, en effet, s'écarte du scénario et dérive vers une vendetta erratique qui fournit des indices à l'enquête policière. À compter de ce moment, ne reste plus que la traditionnelle course contre la montre entre le tueur qu'emporte sa haine et le policier qu'accompagnent tous nos vœux.

John Sandford est si bon conteur qu'on ne lui en voudra (presque) pas d'avoir lui-même réduit les dimensions de ce qui s'annonçait comme un implacable et fascinant affrontement social.

Laurent Laplante

LES FIGURANTS
Donald Alarie
Pierre Tisseyre,
Saint-Laurent, 1995,
171 p. ; 16,95 $

Je suis monté avec réticence dans le véhicule un peu déglingué que me proposait Donald Alarie. Le prétexte, l'atmosphère, le style m'ont déçu d'abord ; c'est terne, au ras des fleurs fatiguées qui longent les autoroutes. Puis, petit à petit, je me suis laissé habiter par les personnages qui ne sont pas des exaltés ou des romantiques, encore moins des gagnants. Le monde est une petite planète terne et lasse ; les héros sont minés par la désespérance, écrasés par le poids de l'inconfort. Le bonheur est une chose inconnue et le malheur, bien que secret, marque les vies.

Ne cherchez pas chez Donald Alarie la splendeur du style ou la magie des intrigues. La simplicité seule est l'ingrédient. Et elle est suffisante. Il y a là, à n'en pas douter, de l'habileté, une maîtrise et une joie de l'écriture. L'auteur est habité par une inquiétude qu'il nous communique par petites doses et dans des mots ordinaires, bien d'ici et de maintenant. Ce sont des contes cruels qui font entrer le lecteur dans le vif de la chair et du sang de bien des paumés.

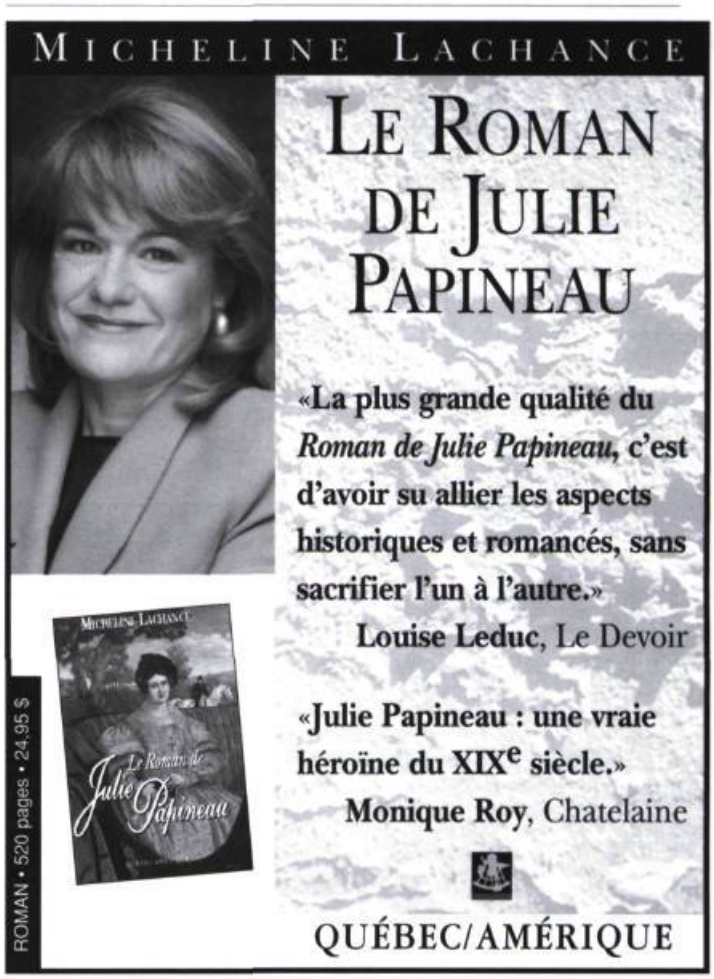
Quinze nouvelles du monde, quinze nouvelles de la petite mort, quinze nouvelles de la vie rapetissée. Donald Alarie n'écrit pas pour la galerie. Il gratte le miroir aux alouettes de ce siècle qui s'éternise.

Richard Desgagné

SMOKE/CONTE DE NOËL D'AUGGIE WREN/ BROOKLYN BOOGIE
Paul Auster
Trad. de l'américain par Christine Le Bœuf et Marie-Catherine Vacher
Actes Sud, Arles, 1995,
287 p. ; 39,95 $

Rien d'étonnant à ce que l'on sollicite un écrivain de renom tel Paul Auster pour écrire une nouvelle qui figurera dans l'édition de Noël du *New York Times*. Rien d'étonnant non plus à ce qu'un lecteur, cinéaste de son métier, aborde l'œuvre de Paul Auster, qui lui était jusqu'à ce jour inconnu, par le biais de ce conte. L'auteur de ***La musique du hasard*** ne nous a-t-il pas habitués à ce que deux événements en apparence isolés se recoupent, presque immanquablement serais-je même tenté d'ajouter. L'important ici n'est pas de savoir si deux et deux font quatre, mais qu'ils s'additionnent. Ainsi en est-il de la genèse de ce livre qui réunit deux scénarios de film, un entretien avec Paul Auster, les notes prises avant le tournage par ce dernier et la reprise du conte de Noël qui fut le déclencheur de cette aventure cinématographique.

L'intérêt premier de ce livre réside davantage dans la transposition du conte, qui comporte tout au plus une dizaine de pages et qui répond aux normes narratives du genre, en un scénario de film avec la description des lieux de tournage, les indications scéniques et, bien entendu, les dialogues. L'œuvre cinématographique, bien qu'on fasse ici référence au scénario des films et non aux films mêmes, se révèle ainsi le prolongement quasi naturel de l'univers fictionnel de Paul Auster, les mêmes thèmes s'y déployant : prédominance du milieu urbain, personnages



singuliers qui essaiment dans les rues de New York, quête de l'identité (notamment celle du père), mise en scène d'un personnage écrivain, le tout livré aux hasards et aux coïncidences qui font tourner la machine narrative austérienne aussi rondement qu'un moteur diesel.

Si les titres sont des plus révélateurs — le premier faisant la nique à toutes ces âmes bienpensantes qui rêvent d'un monde sans fumée, sans cholestérol et, pourquoi pas, sans fiction ! —, ***Smoke*** et ***Brooklyn Boogie*** témoignent de l'affection que porte Paul Auster à New York, à ses habitants et à ses rues au coin desquelles tout peut survenir.

Jean-Paul Beaumier

LES PÉNITENTS
Alfio Caruso
Trad. de l'italien par Marie-Françoise Brouillet
Lattès, Paris, 1995, 443 p. ; 27,95 $

Tant vaut le réseau d'informateurs, tant vaut le policier. Cela, les policiers le savent, mais sans le crier sur les toits. Ceux d'entre eux que gouverne la vanité préfèrent qu'on impute leurs succès à leur seule puissance de déduction ; ceux qui valorisent l'efficacité plus que la gloire savent qu'un bon informateur doit rester invisible. Quand au cinéma et à la littérature, ils trouvent profit à vanter l'enquêteur pénétrant et à oublier le délateur toujours répugnant. Pas étonnant que l'on sous-estime le rôle des informateurs.

L'originalité d'Alfio Caruso consistera à reconnaître ces *deep throats* comme les véritables responsables des succès policiers. Son enquêteur, plus modeste que la plupart des membres de la confrérie, leur rend hommage : ils ont toujours été « son armée privée, l'atout maître dont il se servait dans les situations les plus délicates ». Pourquoi les qualifier de pénitents ? Parce qu'il les a confessés, parce qu'il connaît leurs péchés, parce que, plutôt que de les absoudre et de ne plus avoir barre sur eux, il exige leurs confidences en les menaçant toujours de la « damnation ».

Alfio Caruso offre ainsi une fresque en plus d'une intrigue. Certes, comme le veut l'orthodoxie du polar, un enquêteur et un coupable occupent l'avant-scène. On sent cependant bouger derrière eux la foule des « pénitents » qui enquêtent malgré eux et celle de la *relève criminelle* qui n'est encore innocente que par manque d'occasions. Et dont le tour vient.

Laurent Laplante

NEGÃO ET DORALICE
Sergio Kokis
XYZ, Montréal, 1995, 212 p. ; 22,95 $

Voici un excellent exemple de ce qu'il convient désormais d'appeler l'écriture migrante, qui forme « un micro-corpus d'œuvres littéraires produites par des sujets migrants : ces écritures sont celles du corps et de la mémoire ; elles sont, pour l'essentiel, travaillées par un référent massif, le pays laissé ou perdu, le pays réel ou fantasmé constituant la matière première de la fiction »*. Après ***Le pavillon des miroirs*** (1994), qui a obtenu quatre prix littéraires, Sergio Kokis nous propose avec ***Negão et Doralice*** son deuxième roman, dont l'action se déroule dans le Brésil contemporain. La voix change du *je* au *il*, établissant ainsi la distance nécessaire au sujet

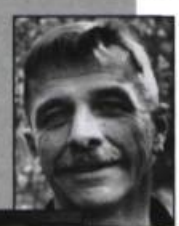
LES ÉDITIONS PRISE DE PAROLE

Nouveautés

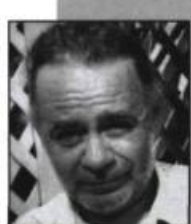
MARGUERITE ANDERSEN
La Soupe
Une femme écrit l'histoire d'un homme qui est encore en vie. Trouvera-t-elle ce qu'elle cherche parmi les notes et les recettes de soupe?
Roman, ISBN 2-89423-062-1 • 20 $

ROBBERT FORTIN
Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens
Une méditation douloureuse et lyrique pour ces jours cruels que nous vivons.
Poésie, ISBN 2-89423-060-5 • 15 $

ESTELLE BEAUCHAMP
Les Mémoires de Christine Marshall
Pour conjurer l'oubli dans lequel la mort risque d'enfermer, pour toujours, ceux qui lui sont chers, une femme se fraie un chemin d'hier à aujourd'hui.
Roman, ISBN 2-89423-057-5 • 18 $



LAURENT VAILLANCOURT ET MICHEL OUELLETTE
Cent Bornes
Ils ont marché cent milles. Ils ont marché dans la mémoire, dans l'imaginaire. Par l'image et le mot, ils nous redonnent à voir les cent milles de la route 11 séparant Hearst de Smooth Rock Falls.
Livre d'art, ISBN 2-89423-053-2 • 70 $



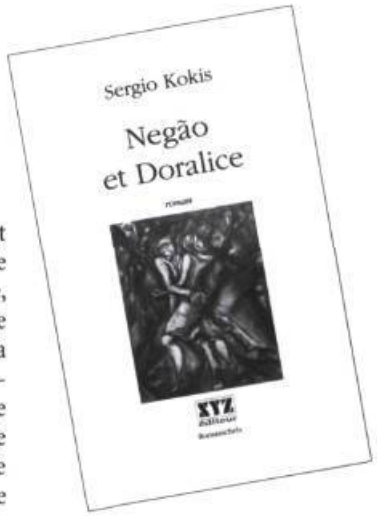
PATRICE DESBIENS
Un Pépin de pomme sur un poêle à bois, *précédé de* Grosse Guitare rouge, *précédé de* Le Pays de personne
Trois recueils de poésie marquent le retour en force de Patrice Desbiens, comme d'un ami perdu de vue depuis trop longtemps.
Poésie, ISBN 2-89423-056-7 • 20 $

CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES
DIFFUSION : ÉRIC PHANEUF
(514) 662-8397

même du récit, d'une cruauté et d'une tendresse inconnues en Amérique du Nord, que le lecteur d'ici ne connaît que par l'entremise de traductions, issues pour la plupart du contexte hispanophone.

Mais voilà un auteur qui, tout en vivant au Québec, et écrivant en français — langue qu'il ne s'est pas appropriée comme on enfile un vêtement, mais qu'il manie de façon inhabituelle — recrée dans son contexte culturel ce qui se passe ailleurs. Si, dans ***Le pavillon des miroirs***, le narrateur suivait encore le principe du dialogisme à la Bakhtine tout en pratiquant une forte intertextualité, ce qui lui permettait de mieux saisir ses obsessions de jeunesse, dans son deuxième roman il réussit à déstabiliser (heureusement, et définitivement) son lecteur, habitué à des textes lui rappelant ou exemplifiant des problématiques connues. Avec Sergio Kokis, tout bascule : ce peintre-psychologue-écrivain (l'ordre importe peu, ici) présente un tableau déroutant, au sens propre du terme, dont l'étrangeté, les saveurs inconnues, la violence ne s'apparentent que de loin aux livres de Dany Laferrière, par exemple, ou de ceux qui nous sont donnés par nos auteurs d'origine italienne ou arabe. Dans ***Negão et Doralice***, nous lisons dans une langue que nous croyons connaître des faits d'un monde autre ; ici, l'auteur réussit pleinement l'expérience d'insérer dans l'imaginaire québécois des corps étrangers. Contrairement à d'autres écrivains allophones, Sergio Kokis représente son là, sans trop s'embarrasser de la perspective de l'ici (ce qu'il avait fait dans son premier roman).

Avec l'histoire d'amour entre Negão-Zacarias da Costa, le nègre, l'enfant abandonné, et la belle Doralice-Maria da Graça, une putain blanche, qui a le malheur de tomber dans l'œil de Vigario, un policier véreux et ambitieux, le romancier place des balises à propos de racisme, de sexualité, de la brutalité de l'État policier, de la lutte pour la (sur) vie qui dérangent les bien-pensants de la rectitude politique. Mais en même temps, l'amour qu'il présente est d'une intensité inconnue dans le « monde morne de l'hémisphère nord ». Il serait trop facile de classer ce roman dans la catégorie des *remakes* du mythe d'Orphée, de la touchante histoire entre un nègre et une Blanche qui finit dans le sang. Ici, le mythe est présent et dépassé à la fois, relocalisé dans un monde exotique, où les traditions portugaises et africaines s'imbriquent les unes dans les autres et forment un imaginaire typique, propre au Brésil. Transposées dans une autre langue, du Nord, il en résulte une transformation du français, un enrichissement véritable, qui surprend et ébranle. Il s'agit d'une nouvelle langue, celle que Régine Robin évoque dans d'excellents travaux**. Nous assistons, avec ***Negão et Doralice***, à un événement majeur dans la littérature québécoise, plus que ne l'avait été le premier roman de Sergio Kokis : il s'agit du rejet définitif des tièdes, de ceux qui se rassemblent au pied de la Tour de Babel, comme il les dénonçait dans le texte précédent, et de l'affirmation de ses origines, à travers les tableaux originaux, ceux que le narrateur a su sauver de sa vie au Brésil, intacts, vivants, aux couleurs insoupçonnées, dérangeantes, cruelles, crues, sensuelles, accordées au regard du peintre qui procède par couches simples ou superposées, selon le sujet. Les personnages sont-ils réduits à la valeur de signes ? Les descriptions des scènes de la vie quotidienne suivent-elles l'imaginaire brésilien sans ménagement pour le lecteur francophone ? Questions oiseuses, débats possibles superflus : avec



ce genre de livre, la place de l'autre dans la littérature québécoise ne peut plus être passée sous silence, ou réduite à une tape condescendante sur l'épaule. Le phénomène du ***Pavillon des miroirs*** n'aura pas été une étoile filante, le lecteur le reconnaîtra : « Tu sais, mon petit, cette belle vie, ces belles choses que tu ne peux pas avoir, tout cela est illusoire. Seule la crasse supporte le tout. Va dans leurs maisons, regarde le linge sale, les sous-vêtements, la tuyauterie de tous les gens que tu respectes. [...] La ville est une latrine gigantesque et béante ! Les fœtus et les chatons noyés, les déchets des grandes amours, toutes les sortes de liquides sortis des muqueuses se mélangent, dans un festival de microbes, de crachats et de suintements ; chiens crevés, bébés-syphilis, pigeons séchés et verminoses... [...] Ce qui compte, c'est le dedans : le sens profond, l'exubérance bactérienne des métamorphoses colorées. Les exhalations ne sont que surface. Il faut descendre plus bas, ne pas craindre ce qu'il y a là ; ne pas se contenter de ce qu'on peut supporter ».

Les images seront parfois à peine supportables, le vocabulaire particulier des rites religieux de traditions africaines peut déranger, les prises de position du narrateur, sembler exagérées, voire naïves. Selon les barèmes de l'hémisphère nord, c'est bien possible. Ce qui est bien plus important, ce sont

LES ÉDITIONS DU BLÉ

Le Coeur de l'arbre,
le bavard récidive
d'Henri Bergeron.
14 x 21,5 cm., xii-276 p.,1995, photos.
24,95 $ ISBN 2-921347-31-8
L'auteur, un conteur né, revit dans un style simple et fluide ses années de collège, ses débuts à la radio et ses débuts à la télévision canadienne.

Un bavard se tait
... pour écrire
d'Henri Bergeron.
14 x 21,5 cm., 208 p.,1989, photos.,
19,95 $ ISBN 0-920640-73-7
Les années d'une enfance heureuse décrite avec humour et nostalgie.
3e impression d'un best seller.

SPÉCIAL
les 2 Bergeron
– l'enfant et le jeune adulte –
26,95 $

Diffusion Prologue
Les Éditions du Blé
340, boulevard Provencher, #143
Saint-Boniface, MB R2H 0G7
téléphone : (204) 237-8200 • télécopieur : (204) 233-2373

ces couleurs nouvelles, cette verve, ce courage face au mot, qui n'est plus soupesé et mesuré, mais donné, et généreusement.

Hans-Jürgen Greif

* Berrouët-Oriel et Fournier, dans *Québec Studies*, no 14, p.11.

** Voir, entre autres : ***Le roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu***, ou encore ***Le deuil de l'origine***, sans parler de son roman ***La Québécoite***.

L'HERBE DES PHILOSOPHES
Jean-Pierre Begot
Écrits des Forges, Trois-Rivières/Le Temps des Cerises, Pantin, 1995, 74 p. ; 12 $

Ce recueil a du charme. Et le charme, ça ne se définit pas. C'est un tout que tout contribue à rendre attirant.

Dès l'abord, le titre est un sol feutré qui donne envie de poser le pied. C'est en le prononçant à haute voix qu'on s'en aperçoit. Puis, sous le titre, on peut lire dans un encadré délicatement tracé, la phrase manuscrite suivante : « Le balancier du cœur est mon berger fidèle ». C'est réconfortant, ça donne envie de se laisser guider.

Alors on ouvre. Un coup d'œil rapide, des pages à peine noircies par de petits poèmes sans titres, regroupés en chapitres : « L'herbe des philosophes », « L'inconscience d'être ». L'ensemble laisse une impression d'espace, d'air à respirer, d'économie de meubles dans un petit loyer. Il y a de la place… on entre !

Chaque petit poème est un univers. Parfois, on en relie deux, trois, quatre, mais tout se fait le plus naturellement du monde, au fil de la lecture. Et ainsi, on chemine sans heurts réels car un équilibre est là, bien installé, confortable, qui oscille entre le quotidien et l'aérien, qui nous charrie doucement comme une vague : après un creux, toujours une bosse.

En fait, l'œuvre ressemble à la vie qu'on mène quand on aime vivre. Elle regarde, s'attarde un peu quand elle s'émeut, passe à autre chose, réfléchit parfois sur des trucs simples, saute les compliqués parce que notre temps est compté, essaie de vanter le beau sans oublier que le laid existe ; c'est l'intelligence de la vie, un vaste champ où l'on cultive avec acharnement les plaisirs qui nous nourrissent car : « De l'illusion du plaisir/naissent quelques/certitudes/qui nous conservent un/visage humain ».

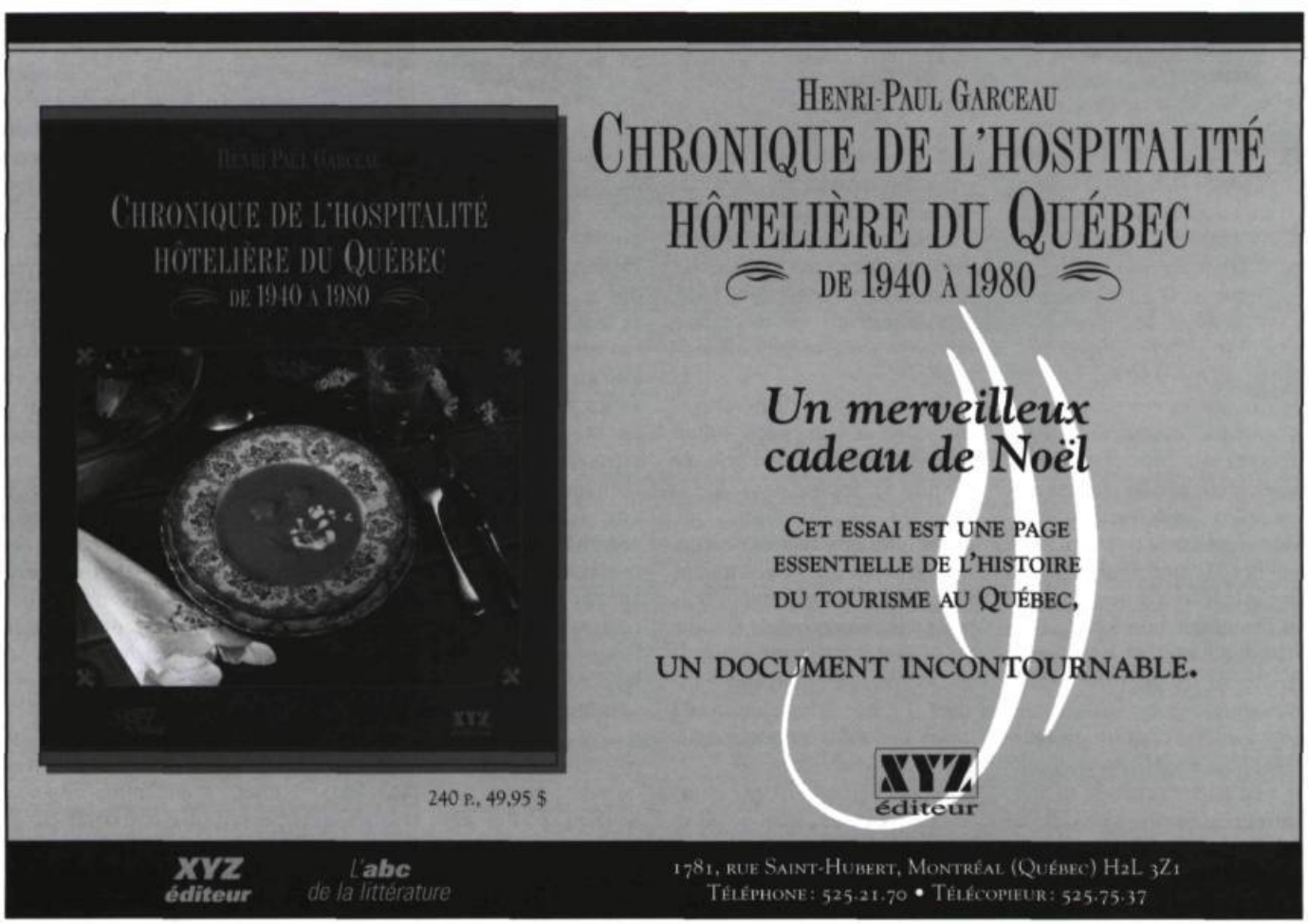
Réjeanne Larouche

REALITY SHOW
Larry Beinhart
Trad. de l'américain par Francis Kerline
Gallimard, Paris, 1995, 460 p. ; 44,95 $

Ah ! Si la politique internationale se racontait toujours avec cette verve, que nous comprendrions vite ce que nos gouvernants et leurs stratèges concoctent au-dessus de nos têtes ! À peine ai-je proféré pareille ineptie que déjà j'entends les appels à la prudence : « On ne peut tout de même pas considérer le roman policier de Larry Beinhart comme un bilan crédible de la politique américaine ! » À cela, je réponds : « Lisez quand même ***Reality Show***. »

Larry Beinhart entreprend son récit en racontant deux histoires si distinctes qu'elles n'adoptent pas la même typographie. L'une concerne Washington, la Maison blanche, le président Bush ; l'autre implique une vedette d'Hollywood qu'inquiète une annulation de contrat et qui embauche un détective pour savoir si sa carrière est en danger. Peu à peu, les histoires n'en font qu'une et on comprend que le pouvoir politique a fait appel aux spécialistes de l'image et du spectacle pour régler des problèmes pourtant spécifiquement politiques. La suite est trépidante, mais surtout terriblement plausible, j'allais dire vraie.

Car Larry Beinhart pousse sa démonstration à la limite : « Si vous croyez que j'exagère et que



mon hypothèse est farfelue, citez-m'en une qui expliquera aussi bien que je le fais les 39 anomalies suivantes… »

Un superbe roman (?) où un analyste pénétrant a raconté sans risque de poursuite ce qu'il n'aurait pu raconter dans un essai… Car tous les noms sont là, mêmes que dans le téléjournal quotidien.

Laurent Laplante

LE MONDE DE SOPHIE
ROMAN SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE
Jostein Gaarder
Trad. du norvégien par Hélène Hervieu et Martine Laffon
Seuil, Paris, 1995, 557 p. ; 39,95 $

Si vous ne l'avez déjà lu, vous en avez au moins entendu parler. Voilà un des plus curieux *best-sellers* des dernières années. Alors que les intellectuels de tout bord se lamentent à propos de l'inculture contemporaine, un professeur norvégien entreprend de mettre en roman l'histoire de la philosophie occidentale et *en fait un malheur* d'abord chez lui en Norvège, puis en Allemagne, puis un peu partout dans le monde. Entreprise austère que celle de l'histoire de la pensée, croirez-vous. Eh bien, pour compliquer la démarche, Jostein Gaarder écrit pour la jeunesse, et sans tricher. Il fait une aventure agréable et retorse du parcours d'Aristote, de Thomas d'Aquin, de Spinoza, de Berkeley tout spécialement, d'Hegel, de Marx, de Darwin et de bien d'autres en respectant les besoins d'une fiction destinée à des lecteurs sans érudition particulière tout autant que les exigences d'une démonstration honnête. D'une part, il y a une héroïne, un suspense astucieux et des péripéties amusantes, de l'autre, cette intrigue ne sert pas seulement à donner des occasions de commenter la pensée abstraite, elle la met en jeu avec une efficacité absolument convaincante.

Des romans de littérature-jeunesse qui réussissent, on en trouve ; mais autant que ***Le monde de Sophie***, c'est assez rare. De là à soupçonner que des adultes mal assurés de leurs connaissances scolaires iraient jusqu'à lire des ouvrages écrits pour leurs enfants dans le souci de se recycler discrètement, il n'y a qu'un pas, qu'il faut franchir. Il n'y a aucune raison de croire que seuls les adolescents ont le droit de savoir de quoi parlaient au juste les présocratiques, Descartes, Kant ou Kierkegaard. Le sous-titre de ce roman ne dissimule rien et la fortune qui l'accueille ne trompe pas. Ainsi la philosophie peut-elle au moins un temps devenir populaire.

Denis Saint-Jacques

SANS BORD SANS BOUT DU MONDE
Hélène Dorion
La Différence, Paris, 1995, 116 p. ; 27,95 $

Et si l'on cessait d'ouvrir les recueils de poèmes en attendant que les premiers mots nous transportent, illico, ailleurs ! La magie du poème est plus subtile, attend notre disponibilité ou, mieux encore, notre abandon. C'est lentement et à plusieurs reprises qu'il faut lire ce nouveau recueil signé Hélène Dorion, pour laisser pénétrer la poésie au plus profond de soi. Le texte peut paraître à certains moments impénétrable ; peut-être en sommes-nous responsables, ne laissant pas le temps à ces mots connus, mais mûrement choisis et assemblés d'une nouvelle façon, de nous révéler une autre manière d'être. Les sept thèmes autour desquels se raccrochent les textes sont autant de voies d'accès : la relation entre deux êtres et l'amour, le vide sans Dieu, la ville, le poids de l'absence, le passage vers l'éternité, la mémoire, et, dans les dernières pages du recueil, nous-mêmes tout simplement : « On lâche les amarres./Tout s'allège et le ciel se s'entrouvre.//Alors, plus nue de n'avoir jamais été nue/notre âme écoute pour la première fois/son silence intérieur. » N'extraire que quelques lignes de ce texte dense et économe de mots, hors le souffle du poème, risque de le banaliser malheureusement.

L'auteure s'adresse à un *toi*, présent ou absent, sensiblement proche et très cher ; on peut croire aussi qu'elle s'adresse au lecteur, attentif dans l'approche du poème, ou curieux d'être emmené ailleurs, ou reliant aux mots ses propres moments de vie. Les évocations souvent reprises du silence, du vide, de l'ombre et de la lumière, du bleu du ciel et des vagues de mer nous plongent dans un espace infini, ***Sans bord sans bout du monde***, « Sans chemin/ sans trace/sans pouvoir se perdre ».

Monique Grégoire

LA DÉMARCHE DU CRABE
Monique LaRue
Boréal, Montréal, 1995, 221 p. ; 18,95 $

Copies conformes, le précédent roman de Monique LaRue, m'avait tout simplement ravi. Aussi anticipais-je le plaisir de me plonger dans son nouveau roman, ***La démarche du crabe***. L'argument romanesque était prometteur, le défi d'autant plus grand que Monique LaRue se glisse cette fois dans la peau d'un personnage masculin, le docteur Luc Azade Santerre, dentiste pratiquant à Tiemmarre — Town of Mount Royal — qui fait le constat du vide et de l'inconsistance de sa vie. Mais, comme cela arrive parfois, le plaisir anticipé s'est teinté de déception.

Qu'est-ce donc qui cloche dans ce roman au demeurant fort bien écrit ? ***La démarche du crabe*** relate, le temps d'une saison, l'effondrement du personnage principal qui agit également comme narrateur. Le début du roman suscite rapidement l'intérêt, malheureusement cet intérêt ne se maintient pas jusqu'à la fin. À maintes reprises, j'ai eu l'impression que le personnage n'arrivait pas à s'extraire de la texture narrative — comme une sculpture se libère de son bloc de marbre —,

à me convaincre de son existence propre. Cela est peut-être dû au fait qu'il est justement en quête de son identité perdue (ce sur quoi porte d'ailleurs le roman) et qu'il s'enlise dans cette quête comme un crabe dans le sable (d'où le choix du titre). Mais, la crédibilité du narrateur mise en cause, c'est tout le récit qui en souffre. La structure même du roman a également contribué à mon abandon : derrière les mots, je décelais le canevas, l'intention de l'auteure, sa propre démarche, me plaçant de ce fait dans une position plus critique. Comme je le mentionnais, le roman porte en partie sur une quête d'identité, sur le désarroi qui s'empare du narrateur à l'idée qu'il est passé à côté de sa vie (ce que l'auteur campe très bien au début du roman), mais l'enquête que met en branle à son insu le personnage de Sarah, qui agit ici comme déclencheur du motif romanesque, se fait peut-être trop en contrepoint de ce désarroi, de la dissolution de ce qui avait jusque-là été la vie du personnage principal.

Dans la lente remontée du narrateur vers son passé pour cerner le moment où il a failli, le roman comporte de très beaux passages, un questionnement finement amené, des réflexions que n'épuise pas une première lecture. Indéniablement, Monique LaRue a beaucoup de talent, une grande sensibilité.

Jean-Paul Beaumier

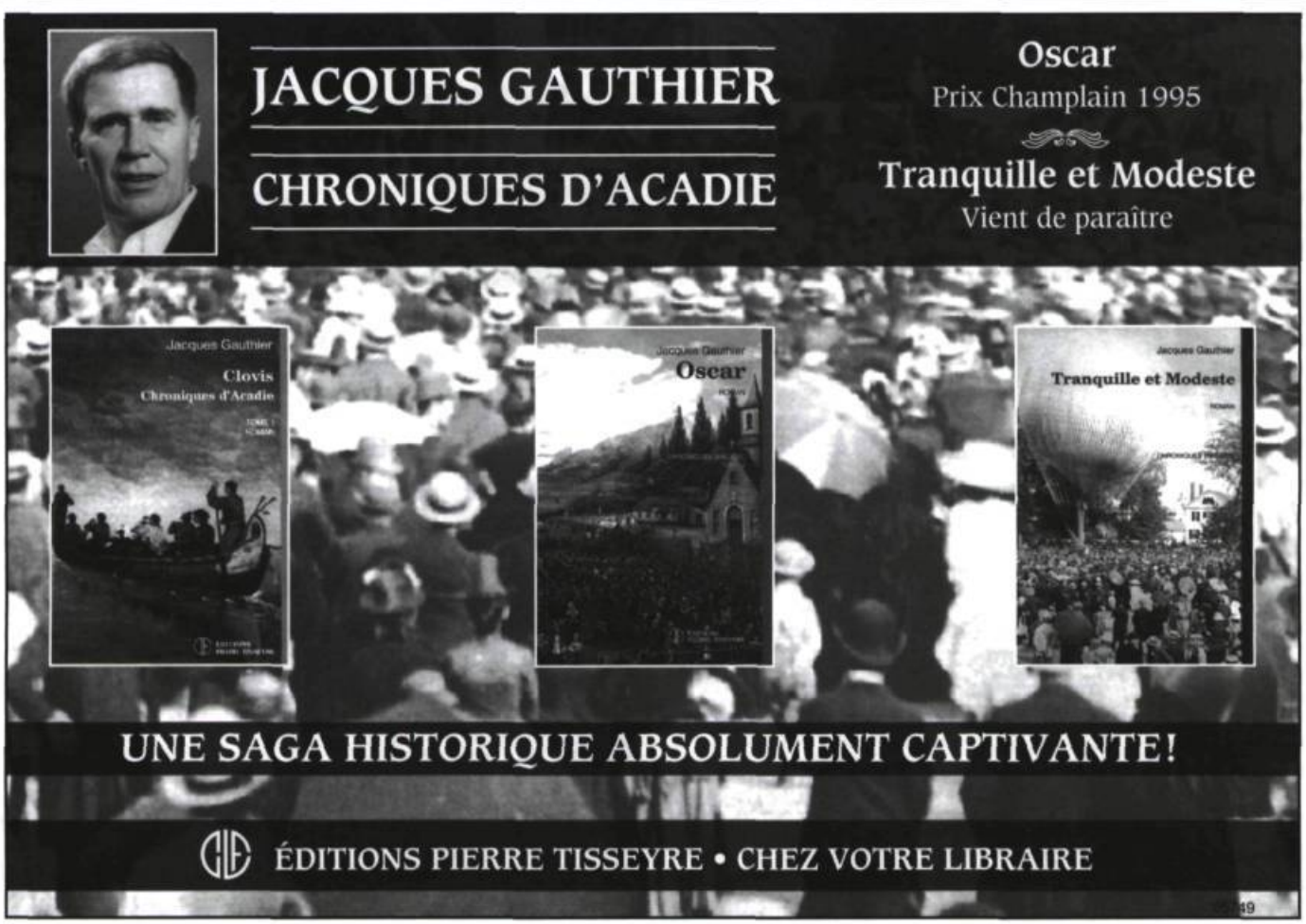
DÉMONS
Lars Norén
Trad. du suédois par Louis-Charles Sirjacq en collaboration avec Per Nygren
L'Arche, Paris, 1994, 130 p. ; 25,90 $

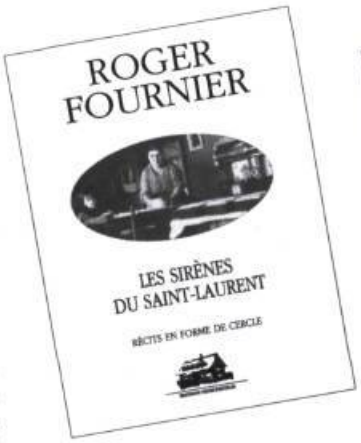
Enfer du couple et couple infernal, ainsi pourrait se résumer la pièce de théâtre ***Démons***, récemment traduite en français. Lars Norén, considéré comme le plus important dramaturge suédois de sa génération, héritier de Stringberg et de Bergman, a écrit un drame ardu à lire, aux dialogues vifs et enchevêtrés. La pièce met en scène un jeune couple de riches bourgeois désœuvrés qui entretiennent une relation tordue, où s'entremêlent la haine et l'amour ; tour à tour victimes et bourreaux, leur rituel sado-masochiste évoluera rapidement de la violence verbale à la violence physique. Démons insatisfaits, ils chercheront à étendre le champ de leurs ravages en invitant leurs voisins d'en bas à passer une soirée avec eux. Naïfs et sans malices, ces derniers deviendront la proie de la perversité de leurs hôtes, dont le goût compulsif de destruction et le cynisme auront vite fait de mettre à mort l'harmonie et les illusions du jeune couple. Les répliques incisives, orchestrées à la manière d'une mécanique cruelle et implacable, ne laissent aucun répit au lecteur. Sorte de condensé explosif du film ***The Night Porter*** de Liliana Cavani et du roman ***Lunes de fiel*** de Pascal Bruckner, ce drame rempli d'aigreur et d'animosité porte bien son titre, car les démons sèment la désunion et inspirent la haine.

Marie-Christine Lesage

UNLESS
Hélène Monette
Boréal, Montréal, 1995, 187 p. ; 19,95 $

Voici un beau et déroutant roman que l'on peut qualifier de texte à multiples voix, car trois sœurs nous parlent différemment de la génération dite *no-future*. En effet, Milou, Unless et Red sont issues d'une famille éclatée, à l'image même de notre fin de siècle. « On était comme tout le monde, humiliés, blasés, mais en plus fucké ». On est ainsi en présence d'une triple quête d'identité, mais c'est Unless qui incarne la voix principale, centrale, entre Milou la *yuppie* et Red la *freak*. Elle





apparaît presque comme la synthèse de trois parcours étrangement chaotiques, et chacune d'entre elles finira par donner un sens à une existence toujours menaçée par l'horrifiante expérience du vide. Unless ou le manque d'être…

Gilles Côté

LES SIRÈNES DU SAINT-LAURENT
RÉCITS EN FORME DE CERCLE
Roger Fournier
Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 1995, 317 p. ; 39,95 $

Roger Fournier nous offre ici la chronique détaillée de la vie d'une famille terrienne du Bas-du-Fleuve dans les années 30, 40 et 50 ; c'est en l'occurrence la sienne, qu'il nous raconte dans une série de 24 courts récits au *je*. Terminées en 1983, ***Les sirènes du Saint-Laurent*** rappellent à plusieurs égards ces nombreux récits du terroir du premier tiers du XX^{e} siècle dans lesquels le régionalisme d'alors exigeait que les auteurs laissent à la postérité de véritables documents ethnographiques.

Par ses souvenirs intimes, l'informateur Fournier, pour ainsi dire, fait quant à lui passer une foule de renseignements sur la parlure populaire des gens (avec « traduction » française entre parenthèses) et sur les coutumes de l'époque (de la « grande demande » à la bénédiction paternelle, en passant par la vie de chantier ou la rentrée de la dernière gerbe) ; on a même droit à une chanson et à une histoire rabelaisienne entendue lors d'une veillée au mort. On lira aussi la description technique précise (en système métrique) de la bouilloire de la cabane à sucre et du « crapotte » pour glisser l'hiver, de même que celle du fonctionnement de la meule à aiguiser, de la faucheuse, de la herse à disques, du semoir…

Le tout progresse sur un ton qui se rapproche de la confidence et d'où un humour efficace n'est pas exclu, non plus que des propos graves et nostalgiques, de sorte que le texte de Roger Fournier rappelle par certains aspects, et *mutatis mutandi*, le mémorable ***Testament de mon enfance*** de Robert de Roquebrune. Comme celui-ci, Roger Fournier utilise également une écriture très sensuelle (au sens étymologique du terme) et n'enregistre principalement que les belles heures, c'est-à-dire les moments de beauté, d'harmonie et d'émerveillement. Ces « récits en forme de cercle » ne sont pas, de fait, hermétiquement fermés et vont de la naissance de l'auteur à la mort du grand-père Jos : ils montrent que la vie tourne et continue.

Chronique familiale et document ethnographique, voilà donc les deux pôles majeurs de ces sirènes qui enchanteront non seulement les initiés du Bas-du-Fleuve mais également tout Québécois, rural ou citadin, pour qui le passé a un sens.

Jean-Guy Hudon

FOXFIRE
CONFESSIONS D'UN GANG DE FILLES
Joyce Carol Oates
Quebecor, Outremont, 1995, 383 p. ; 24,95 $

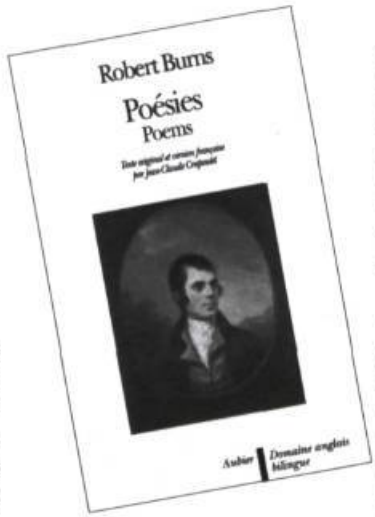
Madeleine Faith Wirtz, autrefois surnommée Maddy-Monkey, se replonge dans ses carnets d'adolescente et raconte les péripéties du gang auquel elle a appartenu durant quatre années de son adolescence à Hammond, ville ouvrière de l'État de New York. Un groupe de filles d'origines modestes qui, sous l'autorité de Legs Sandovsky, la plus téméraire et la plus originale d'entre elles, cherchaient ensemble à surmonter l'exclusion, la misère et l'ennui. Cérémonies d'initiation avec tatouages, secret sur l'appartenance au groupe et sur ses projets, actions d'éclat, règles strictes, la bande s'enorgueillissait de n'être affiliée ou inféodée à aucun gang de garçons.

Malgré quelques moments forts, le récit traîne en longueur. Bien campés au début, la plupart des personnages tendent à devenir interchangeables. L'interrogation sur la vérité, inhérente au récit, d'événements survenus il y a quarante ans, est embryonnaire. Joyce Carol Oates a déjà une œuvre abondante et estimée. Je doute que ce livre en soit le meilleur élément. Il est dommage en particulier que sa narratrice nous livre si peu de réflexions sur les actes de violence commis contre des hommes par le groupe d'amazones dont elle a fait partie dans les années 50, avant l'essor du féminisme. Par ailleurs, je n'ai trouvé nulle part, dans l'ouvrage, le nom du traducteur ou de la traductrice. Il n'y avait pourtant aucune raison de le cacher.

Sylvie Chaput

POÉSIES/POEMS
Robert Burns
Aubier, Paris, 1994,
307 p. ; 45 $

DERNIERS POÈMES
W.B. Yeats
Verdier, Paris, 1994,
191 p. ; 24,95 $



Poète et patriote, Robert Burns incarne dans son œuvre poétique les aspirations du peuple d'Écosse. Il chante l'amitié et la fidélité, le bon sens et les dérives des chansons à boire emportent ses strophes régulières, scandant son don de convivialité. Pour Robert Burns la poésie est un acte de simplicité et de communication. L'humain est au centre du partage à faire. La poésie, dans ce cas, est une mélodie quotidienne qui parle avec humour et chaleur de ce qui se trame dans les petits riens de la vie de tous les jours.

C'est une impression *fraternelle* qui se dégage de la lecture du choix de ***Poésies*** fait par Jean-Claude Crapoulet et paru en édition bilingue dans la collection « Domaine anglais » chez Aubier. On sent le poète en osmose avec ce qu'il décrit. Il aime les situations et les personnages qu'il choisit de faire vivre dans un rythme toujours près de la chanson : « Je hais le meurtre sur les champs de bataille/ Même drapé du nom de gloire./ Je veux verser mon sang dans les guerres du lit,/ Les prolifiques guerres de Vénus. »

Il a d'ailleurs recueilli des centaines de ballades pour que demeure vive la mémoire de son pays et de sa langue. Opposé à l'invasion britannique, Robert Burns toute sa vie sera le porte-parole de la poésie des petites gens. Il décrira des personnages colorés qu'il intègre dans la beauté mélancolique du paysage écossais. On dit de son poème « Mon cœur est dans les Highlands », qu'il est presque considéré comme un hymne national.

Robert Burns s'est engagé dans la poésie sans se soucier de savoir si cette poésie allait plaire aux critiques de Londres. Il est un des poètes les plus originaux de son époque et, en ancrant sa poésie irrévocablement dans le terroir, il la rend universelle. Ses poèmes tracent des petites fresques de vie et s'aventurent du côté de la critique des classes sociales : « Au Diable ceux que la loi protège !/La liberté est une somptueuse fête ! » Robert Burns dresse l'inventaire d'une mentalité écossaise qu'il voit remplie de contradictions et il dénonce l'hypocrisie du raisonnement presbytérien au sujet de la question de la prédestination. Comment agir si tout est déjà déterminé ? Et pourquoi ne pas pardonner si tout était prévu ? Et il chante : « Voici ma main, fidèle ami,/Et donne-moi la tienne,/Et buvons un bon coup toi et moi,/En souvenir du temps passé. »

Ses complaintes débordent de compassion pour les sujets traités. C'est peut-être pourquoi il demeure un des poètes les plus vénérés en Écosse, où, nous dit le traducteur, il existe des centaines de cercles poétiques portant son nom. Robert Burns y incarne encore la figure positive du poète national dont la poésie tend un miroir tendre et ironique à ses compatriotes. À travers ses quelque sept cents poèmes et chansons, il affirme son désir généreux d'égalité et de fraternité. L'édition de chez Aubier nous présente une quarantaine de ces textes en version bilingue, parfois en écossais (Lallans)/français, parfois en anglais/français. Le traducteur indique en présentation que la plupart du temps le poète alterne entre les deux langues, ou « panache les deux ».

Selon William Butler Yeats, poète d'origine irlandaise, « Les grandes nations s'épanouissent par le haut ;/Un esclave courbe le dos devant un esclave ». Mais ce n'est pas là le propos central de ses ***Derniers poèmes***, textes auxquels il travaillera de 1936 jusqu'à la veille de sa mort en 1939. W.B. Yeats s'y présente comme lucide et combatif face à ce qui l'attend. C'est sans mélancolie qu'il demande aux derniers instants de sa vie d'être remplis et même débordants. Sexualité, émotion, dénonciations, humour, tendresse, regard cruel sur des choses et des êtres singuliers, tout cela se trouve réuni dans ces poèmes offrant un portrait peu commun par rapport à l'image habituelle que l'on se fait de la vieillesse et de la mort. C'est un Yeats très en forme et proche de ses instincts qui s'y livre en écrivant : « Sachons nous élever jusqu'à l'obscur qui nous est propre, et/dessiner/De nouveau les traits d'un visage aux proportions exactes ».

Dans ***Derniers poèmes***, le poète irlandais ne fait pas ses adieux, il dicte plutôt à travers ses dernières volontés une sorte de message de joie, de jouissance même. Il demande : « Pourquoi les vieillards devraient-ils être sages ? » Ces poèmes sont d'une rare densité et W.B. Yeats nous touche dans la vision réaliste et vibrante qu'il affiche sans complaisance face à la mort. Ce que la pudeur garde souvent en retrait, W.B. Yeats le souligne, le nomme en toutes lettres : « Quand un homme vieillit, sa joie/S'approfondit de jour en jour,/Son cœur vide est enfin comblé ». Cela rappelle certains accents du recueil ***Dernier profil*** du poète trifluvien Alphonse Piché. ***Derniers poèmes*** est publié en édition bilingue (anglais/français) ; la traduction et la présentation sont du poète Jean-Yves Masson. De W.B. Yeats, on annonce la parution, toujours chez Verdier, de ***La Tour*** et de ***L'escalier en spirale et autres poèmes.***

Claude Beausoleil

Le Nordir en 1995

Marlène BELLEY, Les jours sont trop longs pour se mentir
Michel CLÉMENT, La dérive des continents
Pierre-Paul CORMIER, Mécanique cantique
Caroline-Anne COULOMBE, (Ce qu'il y a d'absolu)
Michel OUELLETTE, Le bateleur
Guylaine POISSANT, Portraits de femmes du Nord-Ontarien
Daniel POLIQUIN, Le Canon des Gobelins
Paul-François Sylvestre, Homoportrait
Gaston TREMBLAY, Souvenir de Daniel
Agnès WHITFIELD, Où dansent les nénuphars
et
Jacques COTNAM, **Yves** FRENETTE et **Agnès** WHITFIELD
(sous la direction de)
La francophonie ontarienne:
bilan et perspectives de recherche

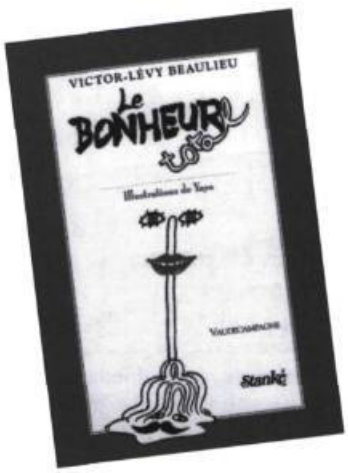
Tél. (819) 243-1253 Télécopieur: (819) 243-6201

NUIT BLEUE AU CŒUR DE L'OUEST

James Stock
Trad. de l'anglais par Isabelle Famchon
Théâtrales, Paris, 1995, 93 p. ; 30,90 $

Les éditions Théâtrales traduisent et publient des textes dramatiques de facture résolument moderne. Dans cette aventure de l'écriture contemporaine, se pointe parfois le risque de l'effet de mode ou encore de l'absence de vision cohérente que pourraient masquer des structures dramatiques éclatées. Mais lorsqu'elle répond à une exigence, l'écriture fragmentaire témoigne souvent avec force de l'atomisation et de la désagrégation du tissu social, ainsi que de l'évolution des façons de penser. À la lecture de ***Nuit bleue au cœur de l'Ouest*** de James Stock, les craintes s'évanouissent devant la force et la cohésion sous-jacentes à cet univers dramatique éclaté. La pièce agence plusieurs séquences qui se déroulent de façon simultanée dans différents espaces. Un peu comme au cinéma, le lecteur est amené d'un plan à l'autre sans transitions, il côtoie divers personnages et voit se développer des situations sans en saisir d'emblée le cheminement. Mais petit à petit se dessine un itinéraire précis, qui fait converger les parcours individuels vers une scène finale digne d'un véritable théâtre de la cruauté. La pièce présente l'étrange quête d'un Écossais, Andrew Mac Alpine, qui traverse l'Atlantique un soir de tempête, en route vers New York. Armé de son sécateur de jardinier comme d'une épée, il se trace une route vers l'Ouest, fuyant son folklore et ses racines, à la recherche d'une terre de liberté, sans passé ni cendres, en quête d'un paysage qui corresponde à la géographie de son âme. Tout au long de ce voyage qui le mènera jusque dans le désert du Nevada, il rencontrera des personnes dont les apparences angéliques masquent la nature fourbe, profiteuse ou déviante. En parallèle se déroule l'étrange rituel incestueux de Ruth et de son fils, de même que les expériences louches de voyance d'une certaine Kristin, qui semble exhorter ses patients au meurtre. Toutes ces destinées se croisent quand Andrew s'unit à Kristin, qui se révélera être la fille de Ruth. La chute finale de cette odyssée illustre à la fois la perte d'innocence de cet Écossais parti naïvement à la conquête d'un songe creux, et la déchéance d'une Amérique que son culte de la liberté en l'absence de valeurs humaines semble avoir vouée à la sauvagerie incestueuse, macabre et immorale. ***Nuit bleue*** est une pièce intense et violente, construite de main de maître, qui met en question notre propre déchéance. On pourrait toutefois reprocher à l'auteur sa vision peu nuancée de l'Amérique, vision qui présente les États-Unis comme l'unique source de corruption morale ; en fait, la pièce acquiert sa pleine signification si elle est abordée sous l'angle d'une transposition métaphorique de la marche actuelle du monde, qu'il soit américain ou européen.

Marie-Christine Lesage



PÉCHÉ ORIGINEL

P.D. James
Trad. de l'anglais par Denise Meunier
Fayard, Paris, 1995, 471 p. ; 29,95 $

Certains jugeront le ton suranné ; pas moi. L'art de P.D. James, intrigue après intrigue, garde pour moi sa magie. Même si les meurtres sont légion dans ses romans, dans celui-ci comme dans tant d'autres, il est *reposant*, soit dit sans égard pour les victimes, de fréquenter grâce à elle le monde des *criminels normaux*. Je veux dire par là que la menace que font planer sur leur entourage les meurtriers de P.D. James ne résulte pas d'une monomanie incontrôlable, d'un irrépressible goût du sang ou de quelque autre forme de pulsion irrésistible, mais d'un calcul intelligible, d'un vouloir lucide, d'un jugement articulé. Le meurtrier tue parce qu'il a des motifs de le faire. Et les motifs qui conduisent au meurtre ressemblent à s'y méprendre à ceux qui font vivre l'espèce humaine : le sexe, la vengeance, l'argent, l'ambition, la frustration… L'enquête exigera donc plus d'intelligence que de muscle.

Comme il se doit, ***Péché originel*** nargue le lecteur en le défiant de résoudre l'énigme avant la dernière page. Avec un sourire sans doute un peu narquois, P.D. James dirige les soupçons vers celui-ci, puis vers un autre coupable *évident*. Quand se résoudront les équations, le lecteur s'en voudra d'avoir lu trop vite. Mais comment ralentir ?

P.D. James offre cependant plus qu'une série de déroutantes équations mathématiques. Elle intègre, en effet, à son enquête la vie de Londres, la présence obsédante de la Tamise, la culture feutrée et discrète d'un certain monde britannique. Le crime, dit-on, fait partie des beaux arts.

Laurent Laplante

LE SAULE CASSÉ

Alain Morrier
Le Loup de Gouttière, Québec, 1995, 83 p. ; 15 $

Biologiste de profession, Alain Morrier nous présente ici son premier recueil de poésie. C'est sous forme de prose poétique que se manifeste son amour de la littérature ; le texte est accompagné de cinq reproductions d'œuvres de Carol Bernier, utilisant des techniques mixtes sur papier ; elles joignent harmonieusement leur langage à celui des mots. Beau mariage, émouvante complémentarité. Qui pourrait être celle du couple qu'on y décrit.

Je dis décris, pas vraiment… mais c'est tout comme, parce que l'auteur arrive à nous faire ressentir tous les déchirements qui sont au centre de la vie de ce couple, au centre de son œuvre : le drame de la séparation.

Un jour, elle se lève tôt, et part en « [l] aissant ici une menace de rupture tapie partout, comme une étrangleuse ». Reviendra-t-elle ? Il l'attend. Solitude, incertitude, inquiétude : « J'imagine des pieds, seuls, sur une rue, sans le but d'un chemin. J'imagine tes pieds, cherchant un seuil, et le mien, en décor incertain. »

Plus tard, elle revient mais… l'amour, lui, ne franchit pas le seuil. Mutisme, cassure, angoisse : « Les mots sont empois de silence. L'espace se fragmente en univers disjoints. Même ton corps n'est pas une preuve, puisque je n'ose te toucher. L'absence était un moindre mensonge. »

La séparation définitive est la dure solution. Peine, colère, haine, souffrance : « Peu à peu, je me disloque en un amas de membres, un fatras de viscères. Un agencement de gestes, que je soupçonne de n'être que l'outil de quelque automatisme

de vie. Une nécessité s'impose, celle de tes bras, pour serrer ce tas d'os éclatés, lui redonner chair : le rassembler surtout, en un seul état d'être. »

En sort-on ? « [...] il est des vérités qu'il vaut mieux faire attendre. Il est si monstrueux d'apprendre aux enfants que les oiseaux ne chantent pas vraiment pour chanter. »

Aussi je me tais en vous recommandant de lire cette œuvre de cœur qui a, entre autres qualités, celle d'être achevée.

Réjeanne Larouche

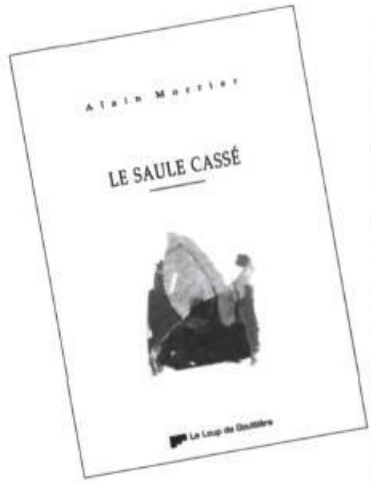
LE BONHEUR TOTAL
Victor-Lévy Beaulieu
Stanké, Montréal, 1995,
93 p. ; 16 $

Cette courte pièce de théâtre en deux actes est construite à la manière d'une tragi-comédie amalgamant un drame assez effrayant à des incidents humoristiques. L'auteur, dans ce texte savoureux, s'amuse à exposer les conséquences fâcheuses d'un certain féminisme contemporain : c'est ce qui constitue le cœur dramatique de la pièce. Par ailleurs, l'écriture *téléromanesque* en prend un coup, surtout lorsqu'elle s'incarne dans les rapports d'une célèbre auteure se nommant « Madame Belleau » avec « Télé-Nécropole » et « Radio-Cadenas », en plus d'être portée sur les procès houleux... Victor-Lévy Beaulieu s'en est donc donné à cœur joie dans ce « vaudecampagne » campé sur fond de critique sociale.

Gilles Côté

LE MONDE PERDU DE JOEY MADDEN
David Payne
Trad. de l'américain par Françoise Cartann
Belfond, Paris, 1995,
478 p. ; 39,95 $

Quel talent ! C'est ce qu'ont dit unanimement les critiques et qu'on ne peut s'empêcher de répéter. ***Le monde perdu de Joey Madden*** est le deuxième roman



de David Payne, l'écrivain qui partage son temps entre la pêche sur un chalutier et l'écriture. Heureuse formule qui lui permet de mijoter des personnages aussi vrais que la vie, avec une justesse et une pondération de style rares.

Sans viser à être une chronique des années 50, ***Le monde perdu de Joey Madden*** rend palpable l'atmosphère de cette époque porteuse de tous les espoirs puis de bien des désillusions. L'adolescence de Joey basculera lorsque sa petite amie devient enceinte, décide de garder son bébé, précipitant du même coup un mariage qui aurait pu se passer autrement et, surtout, plus tard, après le collège, une fois une carrière bien sûr brillante assurée.

Histoire à la fois tragique et banale, qui fut celle de bien des adolescents mal préparés aux responsabilités. Relations de couples qui s'aiment et se déchirent, ambitions déçues, présence insoutenable et indispensable à la fois des parents et, dans cette furieuse confusion, une nouvelle génération d'enfants qui grandissent tant bien que mal.

David Payne sait de quoi il parle et dose avec une étonnante précision la part d'amour, de lâcheté et d'efforts malhabiles qui tissent le plus souvent l'existence quotidienne, en sachant ménager les quelques instants de grâce qui, heureusement, viennent parfois donner un peu de grandeur à la vie. À découvrir et à suivre...

Denise Pelletier

À L'INTENTION DES ENSEIGNANTS, DES BIBLIOTHÈCAIRES, DES PARENTS ET DES MENEURS DE GROUPES!

Laissez l'imagination des jeunes s'enflammer avec la trousse gratuite **Lisez sur le sujet** «Visions d'autres mondes» de la Bibliothèque nationale du Canada!

Découvrez la trousse **Lisez sur le sujet** 1995 qui renferme :

- ☆ un choix de livres canadiens en langue française et en langue anglaise qui portent sur la science-fiction et le fantastique et (ou) qui ont été primés pour la jeunesse;
- ☆ une affiche et un ensemble de signets pour la classe;
- ☆ un bon vous permettant de commander gratuitement des documents additionnels.

Pour recevoir votre trousse gratuite, veuillez vous addresser à :

LISEZ SUR LE SUJET

Bibliothèque nationale du Canada
395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Téléphone : (613) 995-7969
Télécopieur : (613) 991-9871
Internet : publications@nlc-bnc.ca

Lisez sur le sujet est offerte aussi sur l'Internet :
Gopher : gopher.nlc-bnc.ca
World Wide Web : http://www.nlc-bnc.ca/publications/ruoi/fruoi.htm

Bibliothèque nationale du Canada / National Library of Canada

Canada